

## CHAPITRE 25

### ODES ET BALADES EN ESPAGNE...

Me voilà peu avant la première partie du final fait de dix-sept examens (j'aime bien ce chiffre puisque étant du 1/7 et Arielle du 17 novembre) loin d'être faciles et une épreuve de plus à affronter, mais je me sentais fort.

Les finaux se passent par groupe d'étudiants. Le nôtre en comptait cinq dont Lazo, un magouilleur de première, lequel pourrait être utile, le cas échéant. De plus Lazo, plutôt sympa, était loin d'être dénué de ressources. Il était capable de connaître les questions avant l'heure, ce qui nous était très précieux. Mihailo de son prénom détenait une trame relationnelle dont les nombreuses ramifications pourraient servir. De ce fait, nous l'avions surnommé : Don Corleone, un vrai parrain ce Lazo... sacré Lazo!

Il existait une certaine cohésion au sein de notre groupe et face à une adversité fort redoutable en l'occurrence, l'on se serrait les coudes!

Bien mal acquis ne profite jamais. S'il est un moment où cet adage s'applique sans restriction, c'est précisément dans le cas de Lazo.

Lazo avait appris peu avant son premier examen de pathologie que la question porterait sur la dissection d'une thyroïdite d'Hashimoto. Loin de moi l'idée de vouloir vous assommer avec d'inutiles détails médicaux, mais suivez plutôt mon propos... pour sûr, vous allez trouver cela plutôt cocasse.

En résumé, son «informateur» lui avait affirmé que l'examen porterait sur cette maladie. Mon Lazo présenta donc la pièce anatomo-pathologique sur la base de l'information ainsi acquise et, au lieu de «maquiller» ce qu'il avait appris par d'occultes voies, en un semblant de connaissances et de déductions, il alla droit au but, sans faire part à l'interrogateur du plus petit raisonnement. Il affirma son diagnostic, sans exposer ni arguments ni raisonnements lui permettant ainsi de conclure.

En d'autres termes, cela puait la tricherie. Il n'était pas nécessaire d'être grand clerc pour le «subodorer».

Les explications de Lazo, lors de ce premier examen final, étaient tellement sûres et dénuées de tout doute raisonnable qu'elles mirent très rapidement la puce à l'oreille de Chatelanat, prof-examineur. Il suspecta la vilénie. J'étais présent lors de cet examen et avais pu observer toute la scène. J'aimais bien cet expert à l'impressionnant physique dont la taille approchait les deux mètres. Ses yeux, d'un bleu vif avaient pris quelques obscures couleurs à cette occasion.

Le prof, peu dupe laissa l'étudiant s'enfermer à « mort ».

Lazo, d'une incroyable arrogance, persistait dans cette soi-disant thyroïdite.

Lorsque l'insolent eut terminé son boniment, calmement, le professeur lui prit le couteau de dissection des mains et lui montra dans sa coupe, une splendide glande surrénale qui comme son nom l'indique, se trouve sur les reins alors que la thyroïde se trouve à la base du cou. Les dieux devaient être avec le tricheur car il obtint 3/6 alors que cela ne méritait guère plus qu'une « patate ».

Durant la période d'examens, nous avons eu le privilège d'être invités par Lazo dans sa maison de Javea en Espagne, une belle demeure en « L » flanquée en son centre d'une piscine.

J'avais proposé à Arielle de nous y rendre à moto. Elle déclina mon offre et me dit qu'elle préférerait y aller en train. Sur le moment, je n'ai pas réagi...

C'est donc seul que j'ai effectué le trajet de 1400 km en moins de dix heures. J'étais éreinté et avais souffert d'acouphènes durant deux jours, ayant oublié de prendre des tampons acoustiques pour me protéger du bruit du vent.

Dès lors, j'attendais Arielle mais j'aurais dû me rendre compte de la témérité de son projet inavoué et pour cause. En effet, se déplacer en train m'apparut tout à coup trop irrationnel et invraisemblable pour qu'elle en fasse son projet.

Au préalable, je dois vous dire que ma compagne s'était également achetée par mimétisme, une moto de petite cylindrée de marque Yamaha RD125 LC.

Tout à coup, j'entendis un vrombissement derrière la maison de Lazo. Devinez qui était la motarde ? Arielle. L'insensée avait parcouru seule ces 1400 km avec sa petite moto, trajet que j'avais trouvé particulièrement long et assommant.

À peine l'avions-nous réceptionnée, qu'exténuée, elle s'écroula dans nos bras.

La motarde me montant au nez, je finis par engueuler la motarde, mais vu sa détresse du moment, j'ai immédiatement renoncé, trop content de voir mon petit « bouchon »... arriver en un seul morceau.

Nous avons mangé tous ensemble puis regagné nos appartements. Nous logions dans un studio et passâmes une excellente nuit.

Nous étions à un stade de notre vie sentimentale que je qualifierais de tangent.

L'endroit était idyllique, la vue exceptionnelle, la piscine la bienvenue quant à la convivialité... bonne.

Nous étudions peu, nous prélassant au soleil et nous baignant. Nous visitons les alentours... Benidorm, Valence, Alicante.

Malheureusement nous vivions dans deux cocons distincts, les contacts entre eux étant de plus en plus rares. Je n'arrivais plus à la prévoir... la percevoir... la deviner... la comprendre afin de la protéger.

J'aurais dû deviner qu'elle viendrait avec sa petite moto. Ce faisant, je l'aurais accompagnée et aurais évité cette situation dangereuse. Il aurait pu lui arriver n'importe quoi, un accident, que sais-je ? Je ne me le serais jamais pardonné. En mon tréfonds, elle était toujours aussi importante et **le restera pour le restant de ma vie terrestre et pour l'infini de ma vie céleste.**

En fin de vacances, elle quitta la villa à mon insu. J'étais vert de rage qu'elle s'en aille sans m'en informer. Avec plus d'une heure de retard, je tentai de la rejoindre. Je pensais qu'elle emprunterait d'office l'autoroute et qu'il me serait aisé de la rattraper, ayant l'avantage de la cylindrée, donc de la vitesse. Or les choses se passèrent différemment... comme toujours.

Voulant visiter l'arrière-pays, Arielle emprunta des nationales pour ne rejoindre l'autoroute que plus tard. Pour ma part, je pris d'entrée de trajet l'autoroute. Ainsi cheminions-nous en parallèle sans le savoir...

Persuadé de n'avoir pu la rejoindre malgré deux heures de route, je poursuivis mon trajet en dépit de l'indication de la jauge d'essence signalant l'imminence de la panne sèche. Ce qui devait arriver, arriva, je tombai en rade et me trouvai cloué au bord de l'autoroute. Aucun motard ne semblait vouloir s'arrêter pour me prêter assistance en dépit de la vieille tradition d'entraide et de solidarité. J'ai poiroté ainsi près d'une demi-heure, plongé dans un profond désespoir face à mon insuffisance dans ma mission de protection de ma bien-aimée lorsque enfin, un deux-roues s'arrêta. Je n'y croyais plus.

Je courus vers les «secours»...

Devinez qui étaient les secours providentiels... Arielle, une fois de plus. Coup double, j'étais hyper-heureux. Elle me tracta vers une station d'essence où je fis le plein... on appelle cela le «sauveur sauvé». J'étais aux anges mais la situation allait encore s'inverser, le sauveur sauvé se transformera finalement en sauveur sauvé et re-sauveur.

J'étais bien décidé, étant donné l'heureux dénouement de la situation par le Divin, à ne plus lâcher ma «proie amour».

À la tombée de la nuit, nous rejoignîmes la douane hispano-française.

Alors que nous cheminions, elle devant et moi derrière, tout à coup, sa machine commença à tousser pour subitement s'immobiliser. Son moteur semblait avoir rendu l'âme.

Je me demandai alors ce qui pouvait bien encore lui arriver !

Je la tractai à mon tour, via le garage le plus proche et là, le mécano nous fit part de son impression négative sur l'ennui mécanique. En effet, sa moto n'avait plus aucune compression et refusait définitivement de redémarrer.

Nous avons décidé de l'abandonner sur place et retournâmes en Suisse avec la mienne.

Dès notre arrivée, je consulterai alors notre mécano et lui demanderai conseil.

Nous voilà en route, en compagnie de ma passagère préférée.

La nuit tomba subitement et un violent orage se mit à nous tourmenter.

Les éclairs étaient si lumineux qu'ils blanchissaient par à-coups ce paysage de garrigue comme en plein jour. Une forte pluie s'abattit, s'épaississant tellement que l'on n'y voyait quasiment plus. Je m'étais résolu à suivre un « poisson pilote », soit une voiture nous précédant. Je n'avais qu'à m'orienter en me fixant sur ses falots tempête arrière rouges.

Vers trois ou quatre heures du matin, aux environs de Lyon, exténués, nous nous étions résolus à prendre une chambre dans un motel. J'étais tellement épuisé que je me suis endormi en une seconde, comme une masse. Je roupillai sans discontinuer jusqu'à onze heures.

Au matin, nous avons pris un copieux petit déjeuner. À mon réveil, je fus étonné que pareil mauvais temps nocturne puisse faire place à une si belle journée.

Dès notre retour, je me rendis chez Gérard, mon garagiste, un mécano passionné et lui décrivis les « symptômes » de la « petite ». Il posa un « diagnostic » si prompt que je fus surpris par sa clarté et son professionnalisme. Il m'expliqua que la mauvaise qualité de l'essence espagnole ajoutée à la distance chauffa à blanc le chapeau du piston, ce qui avait entraîné sa fonte. Il en résultait un orifice empêchant l'explosion de faire son effet de « repousse », clair, non ! Je n'ai douté à aucun moment de sa vision du problème qui se révéla exact par la suite. Il me montra comment réparer et me remit les pièces de rechange et un piston neuf.

Avant de repartir avec ma passagère, Gérard ajouta que si j'avais le moindre problème, je pourrais l'appeler et il me rejoindrait alors sur les lieux pour m'aider à réparer l'engin. C'était très sympa et gentil de sa part, d'autant qu'il nous offrait spontanément son aide... disons qu'il... aimait bien Arielle...

Nous fîmes une nouvelle fois, ma « cavalière » et moi, le trajet en direction de la frontière hispano-française.

Arrivés sur place, je démontai la bécane de mon « cœur ». Ce fut dès lors facile de réparer, d'autant que mon copain mécano m'avait refilé les clefs adéquates.

Le travail terminé, Arielle eut une attention pour moi en guise de remerciement et d'amour. C'est aussi frais à mon esprit que si c'était hier. Ce sont ces détails qui font la différence en amour...

Elle m'offrit des chocolats « Mon Chéri » et m'invita à lire à haute voix ce qui était écrit sur chacun d'entre eux avant de les consommer.

C'était, une fois de plus, **tout Arielle, ça...** une fois de plus elle m'avait ému.

Nous avons profité de ce second trajet pour visiter le pays et avons emprunté quelques cols, par pur plaisir de rouler.

Nous fîmes halte au bord du lac d'Annecy afin d'apprécier les métamorphoses chromatiques de ce bel automne naissant. Ce dernier exerçait sur les arbres une magnifique transformation des couleurs où les verts sont remplacés par les jaunes, les rouges, les bruns, vivifiés par un soleil encore vaillant propre à cette inter-saison.

Nous nous étions fait des promesses et des serments éternels d'amoureux collés l'un contre l'autre. Nous aurions une grande et belle maison à nous...

Nous aurions des enfants, un chien, plusieurs chats et nous y vivrions jusqu'à la fin de notre vie... dans l'osier, symbolisant pour nous une belle vieillesse, où ce couple âgé, représentant un certain idéal, se tiendrait la main, assis côte à côte.

Ces deux-là sont sereins et tellement paisibles. Ils attendent en paix le passage qu'ils ne manqueront pas de faire ensemble, main dans la main. Ils se serrent fort, de peur de se perdre. Ils sont prêts pour le grand voyage vers l'éternité, leur regard plongé dans celui de l'autre puis orienté devant eux.

Tout ceci nous rassurait tant et augmentait notre amour qui se transformait en «AIMER».

Nous avons été choisis pour être ensemble, **chacun de nous représentant le destin de l'autre...**

Notre avenir commun ne souffrait d'aucun doute, la certitude ramenait la mort à une simple transition que nous opérerions ensemble.

J'étais – dans ces moments – sûr de mon engagement... elle aussi!

Nous en étions au stade où tous mots étaient devenus superflus. Le langage était remplacé par un regard, un contact... le silence d'un destin frappé de certitude et d'inéluctable.

